

Aux approches du Québec

E. Bertil

Volume 28, Number 1 (163), February 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30989ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertil, E. (1986). Aux approches du Québec. *Liberté*, 28(1), 15–17.

III

AUX APPROCHES DU QUÉBEC

*L'âme ne peut se satisfaire des apparences;
elle ne vit que de la soif de l'essentiel.*

Sophie s'était tue. Joseph Allaire, touché par le sort cruel des deux enfants et par l'héroïsme de la vieille dame, avait eu peine à contenir ses larmes. Et voici qu'à nouveau, dans la nuit du wagon, contemplant les deux petits corps fraternellement endormis sur la banquette, il se sentit le cœur rempli d'émotion.

Le lendemain matin, tandis que le train s'approchait de sa destination à vive allure, le conducteur, qui venait régulièrement s'assurer que ses deux jeunes passagers se portaient bien, put apprendre par bribes la suite de leur histoire. La grand-mère avait amassé de peine et de misère, au cours d'une longue vie de labeur, un maigre pécule qui, à sa mort, grâce à la prévoyance dont elle avait fait preuve en le confiant à la Caisse populaire, fut doublé par l'assurance-vie et remis aux deux orphelins. Ceux-ci, après avoir été recueillis par les vénérables Sœurs grises de Saint-Boniface, purent donc achever leur année scolaire et obtenir à leurs examens des notes que n'affecta nullement l'état de deuil où ils étaient plongés. Puis, dès les derniers jours de juin, profitant de l'héritage de leur grand-mère et des tarifs réduits qu'offrait Via-Rail pour favoriser l'unité canadienne pendant l'été, ils achetèrent leurs billets de train pour le Québec afin d'obéir au souhait de la défunte. Ces billets étaient des allers simples, d'abord parce que l'héritage était plus que modeste (il y passa d'ailleurs presque en entier), mais aussi parce qu'ils avaient l'intention bien arrêtée, une fois trouvé le cœur vibrant du Québec, de s'y établir à demeure et de ne plus revenir au Manitoba d'où ils se sentaient définitivement exclus. Ils durent

même, afin de conserver un peu d'argent de poche, se contenter de billets jusqu'à Ottawa, d'où, leur assura-t-on, le Québec ne serait qu'à un pas.

Ainsi Sophie et Julien, en ce moment, allaient-ils vers une vie nouvelle, un peu inquiets de ce que leur réservait l'avenir, certes, mais confiants néanmoins de trouver au Québec ce que leur avait promis leur aïeule. C'est pourquoi leur impatience était grande, et bien que le train filât à plus de cent kilomètres à l'heure, il leur semblait aller à pas de tortue, tant leur cœur volait allégrement vers le but de leur voyage.

Au milieu de l'après-midi, ils se crurent un instant parvenus à destination quand, penchés à la vitre du wagon, ils aperçurent le clocher d'une église catholique orné, un peu plus bas, d'une inscription rédigée en français: *Bingo tous les mardis*.

— Regarde, Sophie! s'exclama le petit Julien. Regarde! C'est le Québec!

Alors Sophie, que son âge rendait plus avisée, jeta un regard interrogateur à Joseph Allaire, et celui-ci, en souriant de la naïveté du jeune garçon, rétablit aussitôt la vérité:

— Non, mon petit, ce n'est que Sudbury.

Puis, avec des mots qu'il choisit soigneusement, le brave conducteur expliqua à ses nouveaux amis ce que c'était que Sudbury. Il parla des mines de nickel, de cuivre, de platine, en insistant sur tout ce que ces exploitations, malgré leurs noms anglais, doivent au dévouement et à l'endurance des mineurs canadiens-français, «les meilleurs au Canada», précisa-t-il fièrement, eux qui, de génération en génération, ont su conserver, au milieu de l'océan anglo-saxon, la langue de leurs ancêtres, et qui représentent encore, au milieu du même océan, un bastion avancé de l'ardeur et de la jovialité québécoises, et ce, malgré les durs coups que leur fait subir, à eux aussi, la majorité hostile des Ontariens anglophones.

— Sudbury, continua Joseph Allaire, a même donné au Québec et au reste du Canada deux de ses fils les plus brillants, qui sont devenus, l'un dans le monde distingué des lettres, l'autre dans la jungle des affaires, des figures de premier plan. Il s'agit de Jean Éthier-Blais, de qui l'on parle jusqu'en France, et de Paul Desmarais, qui a réussi à fonder un immense empire financier, *Power Corporation*, à partir d'une entreprise au nom bien français: *Voyageur*. Comme quoi, conclut le conducteur, la grandeur peut sortir de partout.

— Et ces grands personnages vivent ici? demanda can-

didement le petit Julien.

— Bien sûr que non, répondit Joseph Allaire, mais ils y viennent encore de temps en temps.

Sophie, pendant ce temps, demeurait pensive. Elle éprouvait, en songeant aux Franco-Ontariens, un sentiment de grande sympathie. Mais tout en admirant leur ténacité, elle se disait que leur avenir, sans doute, n'était guère différent de celui que sa grand-mère avait prédit aux Franco-Manitobains sur son lit de mort. «Franco-ci ou Franco-ça, réfléchit-elle, c'est toujours Franco-quelque chose.» Et sa hâte d'entrer enfin au Québec ne fit que croître.

Le reste de la journée, elle et Julien le passèrent à relire leurs livres d'histoire et de géographie, qu'ils avaient glissés dans leur sac de toile avant de quitter Saint-Boniface. Nulle part, dans ces livres, il n'était fait mention du *cœur vibrant* du Québec. Mais les deux enfants n'en furent pas découragés pour autant. Au contraire, à leurs yeux cela faisait de leur voyage une recherche, une véritable quête: celle de la terre promise. Ils demanderaient, ils s'en remettraient aux gens, ils parcourraient s'il le fallait des kilomètres et des kilomètres de route, ils iraient partout, et certainement, à la fin, ils le trouveraient, ce *cœur vibrant*, ce lieu élu dont leurs petites âmes d'orphelins attendaient tout ce qui leur manquait cruellement depuis la plus tendre enfance, et encore davantage depuis la mort de leur aïeule: un foyer, un refuge, la fin de l'exil, le commencement de la vraie vie.

Cet espoir, bien sûr, ni Julien ni sa sœur n'aurait pu l'exprimer aussi clairement. Mais c'était lui, néanmoins, qui allait guider leurs pas durant les mois à venir, et qui, pour le moment, leur permit de passer à bord du train une seconde nuit calme et reposante.

Au matin, ils furent réveillés par la grosse voix sympathique de Joseph Allaire:

— *Ottawa in twenty minutes!*